

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 28

Artikel: Maria : mémoires d'une jeune fille
Autor: J.Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180443>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ces chimiques, peu commodes à transporter. La pile de M. Guillemain est simplement une série de cylindres concentriques de cuivre et de zinc et se chargeant au moyen d'eau de fontaine.

Voici la reproduction textuelle d'une circulaire de commerce expédiée dernièrement à un pharmacien de notre ville par un de ses fournisseurs de Milan :

Monsieur

Désirant étendre nos relations commerciales, nous avons le plaisir de vous aviser que notre Monsieur Auguste se met en voyage, et que dans un de ces jours il aura le plaisir de vous faire une visite. Notre genre de commerce c'est la commission dans le *Sirop Pagliano* et *Pilules* de la même maison, ayant stipulé une convention particulière qui nous met en position de vous faire toutes ces facilitations que sans doute vous persuaderont du vrai avantage que nous pouvons vous offrir en comparaison de qui que ce soit dépositaire, et même si vous aviez de vous adresser à l'honorable inventeur.

En vous recommandant notre Monsieur Auguste à votre bon accueil, nous espérons que vous voudrez bien l'honorer de quelque votre ordination, en le prenant aussi à l'épreuve, ainsi vous pourrez vous persuader de la vérité que nous vous exposons, et à nous, vous nous donnerez le souhaité honneur de vous nombrer parmi nos correspondants.

En attendant cela, nous vous résignons notre servitude, en nous signant avec tout le respect.

Mots et anecdotes.

Un homme des Planches-du-Mont, sur Lausanne, faisait baptiser son treizième enfant. — Eh ! mon pauvre ami C..., combien avez-vous donc d'enfants ? lui demande le ministre. — *Ma fai, ne pu pas vos lo dere por ora, Monsu lo menistre, i'è aubliâ lo laivró*, — lui répond le paysan.

Un valet de campagne, robuste gaillard et gros mangeur, avait coutume de dire : *Tigno dè mon père que medzivè gros, et dè ma mère que medzivè grantein*. Il expédia un jour, à lui tout seul, un grand gâteau aux cerises, et sortit de table en disant : *Ma fai, on bocon dè cugnu fâ adi plliési*. Un autre jour, il avala, sans désespérer, huit à dix assiettées de soupe, c'est-à-dire la ration préparée pour quatre ouvriers, et, rencontrant sur le seuil ses compagnons qui rentraient pour le repas du matin, il leur dit : *Noûtra maîtra l'è onna brava fenna, iè fâ de la bouna soupa, et poui prau*. — Il ne s'était pas douté qu'il avait mangé comme quatre et pour quatre.

Un jeune milicien équipé selon la nouvelle ordonnance fédérale disait naguère à quelques personnes qui se plaignaient de ce qu'on ne pouvait plus distinguer ni grades, ni militaires : *Eh bin, ne sé pas que vos dere; l'autro dzo que i'avé condzi et que*

su allâ contre l'hotô, ma mère m'a portant bin reconnu.

Anciennement, le contingent de Romont, encore très patriarcal, faisait volontiers l'exercice la pipe à la bouche, et l'instructeur, qui ne parlait français que pour les commandements, criait toujours à ses hommes, après le « Garde à vous ! portez arme : » — *A ba chau pipè !* Puis il continuait : Par le flanc, droite !... *A bas chau pipè, vos dio !* et ainsi de suite, jusqu'à ce que toutes les pipes eussent disparu.

Une bonne femme de la campagne avait misé dans un encan un méchant parapluie de coton, en loques et tout démantibulé. *Mâ que volliâi-vos fère dè ci croûio paraplliodze ?* lui demanda-t-on à son retour. — *Por on franc, n'è portant pas tcher*, répondit-elle ; *et quand sara repètassi, sara oncora bal et bon pè la maison*.

Un bon vieillard avait coutume de dire : *Po fère onna bonna dzornâ sè faut fère la barba ; por fère on bon mâi, sè faut mariâ : por onna boun 'annâie, faut tiâ on caïon*.

Un paysan sortait d'un prêche où le ministre avait parlé de l'inexorable courroux de Dieu contre les réprouvés, et fait une peinture effrayante des enfers et des peines éternelles. *Ma fâi ! se l'è coumeint nos a de*, disait le bonhomme, *ne lei y a pà dè nâni, faut que lo bon Dieu sâi lo Diabllio et que lo Diabllio sâi lo bon Dieu*. — *L'ara veri dou folliet*, lui dit un voisin. — *Porrai-bin arrevâ*, reprend le paysan, *et l'ara liaisû-on tzapitre dau Diabllio, na pas ion dau bon Dieu*.

Une jolie métaphore que le doyen Bridel n'a pas recueillie, et il y en a bien d'autres, c'est celle que nos bonnes femmes de la campagne appliquent aux jeunes filles qui ont fait un faux pas : *L'a medzi dau trêflie*.

Recueilli par L. F.

Maria.

Mémoires d'une jeune fille.

Nous devons à l'obligeance d'une dame du canton d'Argovie le morceau qui suit et qui est un fragment de ses Mémoires. Nous laissons à ce récit toute sa simplicité et tout son naturel.

C'était le matin. Un beau soleil de printemps égayait le jardin et le verger autour de la maison. Je reposais encore. Un léger attouchement me réveilla. C'était ma pauvre mère, avec son sourire angélique, ses yeux bleus et sa mélancolie habituelle. J'entends encore sa voix : « Marie, c'est l'heure de se lever ! » Puis, joignant mes petites mains dans les siennes, elle me fit répéter la simple prière que voici : « O Dieu ! donne-moi la piété, pour que j'entre dans l'éternité ! »

Ce fut ma première prière. Le souvenir en soit béni. Elle m'apprit à diriger mes regards vers le ciel, à élever avec foi mon cœur et mon âme vers l'Être tout bon, qui tend sa main secourable et toute présente à qui l'invoque. Ces premières

paroles balbutiées par ma bouche enfantine, sont devenues pour moi une conviction ferme, qui a guidé ma vie, et je les répète encore chaque jour.

Ma pauvre mère était bien triste; mon père devenu ivrogne et joueur de profession, était la cause de tous ses chagrins. A l'époque de son mariage, il était menuisier. Intelligent et laborieux, il jouissait d'une jolie clientèle et vivait dans l'aisance. Il était habile au tir, et le premier chanteur de l'endroit. Ces deux talents ont bien leur mérite; mais les jours de tir et de fêtes de chant, il est difficile de ne pas boire un verre de trop. Or, nous avions au village une société de tireurs et une de chanteurs. Animées d'un ardent patriotisme, chérissant les toasts et les discours, ces deux sociétés multiplièrent leurs réunions à l'auberge, si bien qu'il eût été difficile de préciser, si leur but réel était de tirer, de chanter ou de boire.

Mon père prolongea de plus en plus ses veillées à l'auberge: plus tard, il y resta jusqu'au jour. Rentrant pris de vin, il se reposait, après quoi il sortait de son atelier, se glissait le long de la treille et le voilà de nouveau à l'auberge, buvant pour faire passer le vin de la veille. Pendant ce temps, l'ouvrier, laissé seul à l'atelier, faisait ce que bon lui semblait; et si, à l'exemple du patron, il avait fait le bon lundi, il se couchait sur le banc, où ses ronflements remplaçaient le bruit du rabot. C'était encore pis lorsqu'il y avait quelque fête communale, cantonale ou fédérale de chanteurs ou de carabiniers; au lieu de s'absenter pour des jours, mon père s'absentait pour des semaines. Ses affaires se gâtaient; il en vint à vendre ses provisions de bois, qu'il n'avait pas encore payées; il se défit des moins indispensables de ses outils; enfin, il somma ma mère de lui remettre l'argenterie, ainsi que ses bijoux, pour emprunter sur gage. Celle-ci le supplia de résister aux attrait du plaisir, et de se rappeler qu'il avait une épouse et un enfant. La première fois que ma mère lui adressa une remontrance, il se montra attendri jusqu'aux larmes, et jura ses grands dieux qu'il changerait de conduite; il déclara reconnaître qu'en continuant de boire et de s'amuser, il travaillait à sa ruine. Il le disait sincèrement tout comme il était sincère lorsque, l'après-midi, il se rendait au Rössli avec la ferme résolution de boire au plus une picholette pour se maintenir en voix. Car, ajoutait-il en s'adressant à ma mère: «Tu n'as pas l'intention de m'interdire de chanter avec mes amis. Le chant est un don du ciel! Tu ne veux pas non plus me défendre de m'exercer assidûment au tir. Qui sait si la patrie n'aura pas un jour besoin de ma carabine!»

Loin de corriger mon père, les remontrances ne firent que l'exaspérer. Il perdit un à un tous les sentiments nobles qu'il avait. De proche en proche il n'eut plus de vergogne. A l'époque où commence mon récit, il se trouvait contraint de quitter sa jolie demeure, pour se confiner avec femme et enfant dans une misérable cabane en dehors du village. Mieux que cela, il entraînait l'ouvrier chez un ancien concurrent. Dès qu'il avait quelque argent, il allait s'asseoir à la table de l'auberge et ne la quittait qu'après avoir tout bu et tout joué. La maison devenait de jour en jour plus intenable. Ma pauvre mère qui travaillait jour et nuit pour subvenir à l'entretien du ménage, ne recevait plus une parole d'amitié de mon père; et, si elle eût hasardé de lui adresser une observation, il l'aurait sûrement maltraitée. Il en avait déjà plusieurs fois manifesté l'envie, mais la douceur et la patience inaltérables de ma mère lui en avaient ôté jusqu'ici tout prétexte. Rien ne l'indisposait plus contre elle que lorsqu'elle lui refusait de l'argent. Il est bon de dire qu'elle employait immédiatement, à l'achat des provisions les plus indispensables, le produit de son travail.

C'est ainsi que le temps s'écoulait. Ma mère dépérissait à vue, et moi, avec l'insouciance naturelle au jeune âge, je grandissais paisiblement sans, toutefois, être insensible à ce qu'elle avait à souffrir. Mon père était toujours courroucé et dur envers moi. Le bruit de son pas me faisait frissonner, et, lorsqu'il mettait la main au loquet de la porte, je me jetais derrière ma mère et me cramponnais à ses jupes. La figure sombre de mon père, ses sourcils rudes et froncés, sa barbe en désordre, m'inspiraient une vraie terreur. Du reste il faut

dire que ses apparitions à la maison étaient de jour en jour plus rares.

Enfin, un soir, vers minuit, la lune regardait familièrement dans notre chambre, à travers les vitres brisées; ses pâles rayons tombaient sur la figure plus pâle encore de ma mère, qui, épuisée des rudes travaux de la journée, dormait d'un paisible sommeil. Quant à moi, je ne sais ce qui m'empêchait de dormir. Je regardais la couverture du lit de ma mère monter et descendre suivant les mouvements de la respiration. Je contemplais surtout l'expression angélique de sa figure, sur laquelle passait de temps en temps un sourire mélancolique. Tout d'un coup, j'entendis un bruit de pas sur le chemin qui longeait notre misérable cabane. Je distinguai clairement la démarche peu sûre et le parler épais de deux hommes avinés; à la voix, je reconnus que l'un des deux était mon père. Ils s'arrêtèrent devant notre fenêtre.

«Ecoute, Pierre, lui dit son camarade, tâche de rentrer maintenant à la maison, sans quoi ta pieuse moitié te fera un sermon comme si tu étais un gamin.» — «Je ne le lui conseillerais pas, répondit mon père, avec sa langue allourdie, non, de par le diable, je ne le lui conseillerais pas; car, si elle le faisait, je lui briserais la gueule, et ne lui laisserais pas une dent entière dans la bouche!» — «Une paire de gifles, données à une femme, et pour son bien, ne lui font jamais de mal; taape-là seulement, Pierre, taape-là!»

(La suite au prochain numéro.)

Annales industrielles,

Publiées par Frédérix, H. de Chavannes et C^e.

Deux livraisons par mois.

Nous avons parcouru la première livraison de cette publication nouvelle et, autant qu'il est permis de juger une œuvre à son début, celle-ci nous paraît être sérieuse et digne d'attirer l'attention des ingénieurs. Les rédacteurs se sont proposés de faire traiter chaque question par un homme qui la connaisse d'une manière spéciale, ce qui introduit nécessairement dans la rédaction de ce recueil une grande variété d'allures; un bulletin des publications étrangères termine la livraison, ce dont il faut savoir gré à des Français. Au reste, MM. les rédacteurs font appel à tous leurs collègues, ingénieurs de la France et de l'étranger, pour être tenus par eux constamment au courant de tout ce qui se manifeste dans le monde industriel, et cela aussi bien au point de vue économique qu'au point de vue purement technique. Cette dernière observation a sa valeur, car aujourd'hui, grâce au timbre qui frappe en France toutes les publications abordant de près ou de loin quelque question économique, nous nous trouvons souvent en face d'une littérature tronquée, condamnée à l'impuissance dès qu'elle ne peut aborder le timbre, puisque dans toute question scientifique, agricole, industrielle, elle doit se borner au côté purement scientifique ou technique pour négliger le point de vue sous lequel doit être envisagée la question, dans son application au progrès de l'humanité.

Belle chose que le timbre! Quoi qu'il en soit, les *Annales industrielles* s'y sont soumises et leurs lecteurs n'auront pas à s'en plaindre.

La livraison de juillet de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants: I. Marie Antoinette et son histoire, par M. Adolphe de Circourt. — II. De l'origine de la domesticité des animaux, par M. Roger de Guimps. — III. Jean-Jacques Rousseau au Val-de-Travers, par M. Fritz Berthoud. — IV. Le christianisme libéral, par M. Ed. Tallichet. (Seconde partie.) — V. Le presbytère de Noddebo. Scènes de la vie rurale en Danemark, de Henrik Scharling. (Seconde partie.) — VI. Variétés. I. La philosophie cartésienne, par M. F. Buisson. II. Un ami des Israélites, par M. J. L. Micheli. — VII. Chronique. — VIII. Causeries parisiennes.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.